VITAM
IMPENDERE
VERO.

No 153

Library

of the

University of Toronto

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/jugementdelauteu00fr

JUGEMENT
DE L'AUTEUR
DES AFFICHES
SUR CE DÉMÊLE
Avec une Lettre de M. FRERON.

JUGEMENT

DE L'AUTEUR DES AFFICHES, SUR CE DÉMÊLÉ.

Avec une Lettre de M. FRERON,

QUAND les Lettres & les Philoſophes ceſſeront-ils de nous donner le ſpectacle de leurs foibleſſes, de leur ſenſibilité, de leur fauſſe délicateſſe, en un mot, de mille petiteſſes en tout genre ? Un nouveau ſcandale s'eſt élevé dans la République des Lettres, & ceux par qui vient ce ſcandale ſont deux Hommes célébres qui ſembloient faits pour s'eſtimer & ſe reſpecter réciproquement, ſi les Rivaux de cette ſorte de gloire qu'on attache aux facultés de l'eſprit, pouvoient s'eſtimer ſans ſe haïr, s'aimer ſans un ſecret ſentiment de ſupériorité dont la meſure eſt celle de leur amitié, enfin ſe reſpecter eux-mêmes dans ceux qui marchent leurs égaux. L'évenement dont nous avons à rendre compte, eſt l'objet d'une Brochure nouvelle que tout Paris s'eſt empreſſé de

lire ; & qui a pour titre : *Exposé succinct de la Contestation qui s'est élevée entre* M. Hume *&* M. Rousseau, *avec les Piéces justificatives.* A Londres 1766. Vol. in-12 &c. avec un Avertissement. Dans cet Avertissement, l'Editeur expose les motifs qui ont contraint M. Hume à publier ce qui s'est passé entre lui & M. Rousseau, & il fait de son mieux pour justifier cet éclat. C'est avec toutes les répugnances *ordinaires* que le premier en est venu-là : *la nouvelle de leur démêlé s'étoit répandue dans toute l'Europe.* Quoi toute l'Europe étoit occupée de pareils intérêts ? Combien tout s'agrandit aux yeux de la Vanité Littéraire ! Venons au fond de l'Ecrit. C'est ici M. Hume qui parle : il raconte les commencemens de sa liaison avec M. R. en 1762, celle qui fut renouvellée entre-eux à Paris, en 1765, le passage du sieur R. en Angleterre sous sa conduite, l'établissement procuré par son moyen au-même dans une Province Britanique, les services qu'il lui a rendus depuis & ceux qu'il lui a voulu rendre, comme la Pension qu'il avoit obtenue pour lui de sa Cour, les refus du sieur R. & ses soupçons injurieux contre M. Hume ; puis leur brouillerie & ses suites. Dans ce récit, M. R. est représenté comme un homme singulier,

fantaſque, capricieux, indécis, & ſurtout exceſſivement inquiet. On rapporte la Lettre qui lui fut adreſſée il y a un an, ſous le nom du Roi de Pruſſe, plaiſanterie un peu piquante faite par M. *Walpole*, à Paris. M. R. ſoupçonna M. Hume d'avoir publié cette Lettre, & c'eſt au mois de Juin dernier qu'éclata ſon mécontentement contre celui-ci, par une Lettre remplie de plaintes ameres. La Lettre de M. R. eſt ſuivie d'une Réponſe de M. H. qui demandoit une explication, & cette explication fait la matiere d'une très-longue Lettre, accompagnée de quelques Notes, tant de M. R. que de l'Editeur. M. R. dans cette Lettre, parlant de M. H. à la troiſiéme perſonne, reprend le récit de ce qui s'eſt paſſé entr'eux depuis leur départ de Paris, & détaille tous ſes griefs. Les Pieces qui ſuivent cet important manifeſte, ſont la Réponſe de M. H. à un ſeul article, une Lettre de M. Walpole au dernier, contenant l'hiſtoire de la fauſſe Lettre du Roi de Pruſſe, & une Déclaration de M. *Dalembert*, portant un déſaveu formel de la même Lettre, que M. R. ſoupçonnoit être en partie ſon ouvrage. Telle eſt cette fameuſe Brochure. Demêlera le nœud de l'affaire, qui en aura la ſagacité. Pour nous, même

en ſuppoſant que M. H. eût quelque tort contre M. R. ſoit dans le fond, ſoit dans la forme, (& nous croirions pultôt que c'eſt dans la forme, parceque tout ce que nous pouvons entrevoir de griefs apparens à ſa charge, nous paroît tenir ſimplement au caractère national); dans cette ſuppoſition, diſons-nous, nous trouvons M. R. fort à plaindre. L'idée qu'il nous donne ici de lui-même, eſt celle d'un malade extrêmement délicat, ſenſible, *ſouffreteux*, (comme on diſoit jadis ſi bien), que tout point, moleſte, agite ou tourmente. Car s'il pouvoit y avoir la moindre apparence que M. H. l'eût attiré dans ſon Iſle, pour l'immoler au mépris & à la riſée des Anglois, il faudroit bien plus redouter les Hommes, que tous les Tygres & tous les Caymans des bords du Gange. Au reſte, il y a dans cette Brochure un fait peu exact, qu'on nous charge de relever. Le Correſpondant de M. Rouſſeau, à Paris, qui fut porteur de la Lettre à feu M. *Clairaut*, & qui la lut, parce qu'elle n'étoit pas cachetée, aſſure qu'il n'y étoit nullement queſtion que M. R. attendit, *pour avoir du pain*, après le marché de ſon Dictionnaire de Muſique. Il prétend auſſi que MM. Hume & Clairaut n'ont pû concerter en-

ſemble de procurer à M. R. un meilleur prix de ce Dictionnaire, attendu que ce n'eſt qu'au mois de Mars que M. Clairaut ſçut qu'il étoit nommé Cenſeur de l'Ouvrage, & que dès Janvier précédent le traité en étoit conclu & terminé entre M. R. & *Ducheſne*.

M. *de Voltaire* eſt intervenu dans la querelle ; & comme ce facile Ecrivain a pris depuis long-tems le parti de tourner en plaiſanteries toutes les matieres qu'il traite, (ce qui eſt bien la meilleure maniere, la plus philoſophique au moins, de voir toutes les affaires des hommes.) il ſoutient ce ton de gayeté. L'Ecrit qu'il a publié à cette occaſion, eſt un Imprimé de 44 pages, intitulé : *Le Docteur Panſophe*. Cette Piéce n'eſt qu'un badinage ſur la perſonne & les écrits de M. Rouſſeau, où le ſel & le ridicule ſont répandus à pleine main. Elle eſt compoſée de deux Lettres, l'une adreſſée à M. Hume, l'autre à M. R. lui-même. Il y a pourtant quelques faits graves que nous laiſſons ſur ſa conſcience.

LETTRE

De M. FRERON Sur l'Exposé succinct de la Contestation qui s'est élevée entre MM. Hume & Rousseau.

CEt *Exposé*, Brochure *in* 12 &c. est précédé, Mrs. d'un *Avertissement des Editeurs*, qui devoient, je crois, se borner à mettre sous nos yeux les pièces du procès, sans se mêler de prononcer, en quelque sorte, sur le fond de la querelle. Leur *Avertissement* n'est qu'un éloge pompeux des ouvrages de *M. Hume*, de son génie, de ses talens, & sur-tout de sa droiture, de sa candeur, de la bonté de son ame, de la modération de son caractère, tandis que, dans les endroits où ils disent le moins de mal de *M. Rousseau* de Genève, ils attribuent ses procédés aux *délires de l'imagination* ou aux *travers de l'esprit*, & qu'il annonce que *cette Brochure offrira des traits de bizarrerie assez étranges à ceux qui prendront la peine de la lire.* pourquoi prévénir ainsi le jugement du Public? Plus impartial & moins téméraire, je vous entretiendrai, Monsieur, de ce fameux démêlé, & sans décider

qui de ces deux hommes célébres a tort ou raiſon, je me contenterai de hazarder quelques réfléxions que je ſoumets d'avance à vos propres lumieres.

C'eſt *M. Hume* lui-même qui à écrit en Anglois l'hiſtoire abrégée de ſa conteſtation avec M. *Rouſſeau*, & c'eſt lui qui parle dans ce récit, traduit en François. „ Ma liaiſon avec *M. Rouſſeau* „ commença, dit-il, en 1762, lorſ„ qu'il fut, décrété de priſe de corps à „ l'occaſion de ſon *Emile*, par un „ Arrêt du Parlement de Paris. J'étois „ alors à Edimbourg. Une perſonne de „ mérite m'écrivit de Paris que *M.* „ *Rouſſeau* avoit le deſſein de paſſer en „ Angleterre pour y chercher un aſyle, „ & me demanda mes bons offices pour „ lui. Comme je ſuppoſai que *M.* „ *Rouſſeau* avoit exécuté cette réſolution, „ j'écrivis à pluſieurs de mes amis à Lon„ dres pour leur recommander ce célébre „ exilé, & je lui écrivis à lui-même „ pour l'aſſûrer de mon zele & de mon „ empreſſement à le ſervir. Je l'invitois „ en même temps à venir à Edimbourg, „ ſi ce ſéjour pouvoit lui covenir, & „ je lui offrois une retraite dans ma mai„ ſon pour tout le temps qu'il daigneroit „ la partager avec moi. „ Rien aſſurément de plus noble, de plus touchant & de plus généreux que ſes offres de *M. Hume*.

Auſſi *M. Rouſſeau*, quoiqu'il ne crut pas alors devoir profiter de ſes bontés, lui écrivit-il en remerciment une lettre pleine de la réconnoiſſance la plus tendre & des louanges les plus flateuſes. Leur commerce épiſtolaire avoit ceſſé au milieu de l'Eté de 1765; il fut renouvellé par la circonſtance ſuivante. Une perſonne qui s'intéreſſe à Monſieur *Rouſſeau*, évant allée le voir à *Motiers-Travers* * où il étoit retiré, apprit de lui que ce ſéjour lui devenoit déſagréable par l'inimitié des Prêtres & par la ſuperſtition du peuple; qu'il craignoit de ſe trouver bien-tôt dans la néceſſité d'aller chercher un aſyle ailleurs, & que, dans ce cas, l'Angleterre lui paroiſſoit, par la nature de ſes loix & de ſon gouvernement, le ſeul endroit où il pût trouver une retraite auſſurée. Il ajoûta que Mylord *Mareſchal*, ſon ancien protecteur, lui avoit conſeillé de ſe mettre ſous la *protection* de *M. Hume*; c'eſt le terme dont il voulut bien ſe ſervir, & qu'en conſéquence il étoit diſpoſé à s'adreſſer à lui, s'il croyoit que cela ne lui donneroit pas trop d'embarras. „ J'étois alors » chargé des affaires d'Angleterre à la » Cour de France, dit *M. Hume*; mais

* Village dans la Principauté de Neufchâtel en Suiſſe.

„ comme j'avois la perpective de „ retourner bien-tôt à Londres, je ne „ rejettai point une propoſition qui m'é- „ toit faite dans de ſemblables circonſ- „ tances par un homme que ſon génie „ & ſes malheurs avoient rendu célébre. „ Dès que je fus informé de la ſitua- „ tion & des intentions de *M. Rouſſeau*, „ je lui écrivis pour lui offrir mes ſer- „ vices. „ *M. Rouſſeau* répondit encore à *M. Hume* dans les termes les plus expreſſifs de gratitude & de ſenſibilité. Il vint à Paris, & *M. Hume* le conduiſit en Angleterre, où il employa tous ſes ſoins & ceux de ſes amis pour l'établir d'une maniére qui pût lui convenir; de tous les arrangemens propoſés, il n'a goûté que celui de *M. Davenport*. Ce Gentilhomme, diſtingué par ſa naiſſance, ſa fortune & ſon mérite, lui à offert une maiſon appellée *Wootton* qu'il a dans le Comté de Derby, & qu'il habite rarement. *M. Rouſſeau* s'eſt fixé dans cette maiſon, & paie à *M. Davenport*, pour lui & pour ſa Gouvernante, une modique penſion. De *Wootton*, il écrivit à *M. Hume* deux autres lettres, toujours ſur le même ton d'attachement & d'amitié.

Juſqu'à préſent *Mrs. Hume* & *Rouſſeau* n'ont rien à ſe reprocher; les procédés ſont également honnêtes de part

& d'autre. Mais voici la premiére ſource du mal. Vous vous rappellez, Monſieur, la lettre écrite ſous le nom ſuppoſé du Roi de Pruſſe à *Jean-Jacques Rouſſeau*, plaiſanterie qui cet hyver a couru tout Paris, & que j'ai imprimée dans une de mes premiéres Feuilles de cette année. Elle avoit déja paru dans le *Saint-James's Chronicle* à Londres; & vous avez vû à quel excès l'amour-propre philoſophique de *M. Rouſſeau* fut offenſé de ce badinage, par la lettre pleine d'amertume qu'il écrivit à l'auteur de *Saint-James's Chronicle*, & que j'ai auſſi inſérée dans mes Feuilles. *M. Rouſſeau* lui diſoit: „ Je vous apprends, Monſieur, que „ cette Lettre a été fabriquée à Paris, „ & , ce qui navre & déchire mon „ cœur, que l'impoſteur a des com- „ plices en Angleterre. „ Par *l'impoſteur M. Rouſſeau* entendoit *M. d'Alembert* qu'il regardoit comme l'auteur de la prétendue Lettre du Roi de Pruſſe, & par *complices* en Angleterre *M. Hume* qu'il en croyoit l'éditeur. Ce dernier étoit bien loin de penſer que *M. Rouſſeau* le ſoupçonnât ſeulement d'avoir fait imprimer la petite Satyre maligne dont il ſe plaignoit, & continuoit à le ſervir avec le même zele au ſujet d'une penſion qui ſe négocioit depuis long-temps

long-temps. „ Un ſoir, dit M. *Hume*, „ que nous cauſions enſemble à Calais, „ où nous étions retenus par les vents „ contraires, je demandai à M. *Rouſſeau* „ s'il n'accepteroit pas une penſion du „ Roi d'Angleterre, au cas que Sa Ma- „ jeſté voulût bien la lui accorder. Il „ me répondit que cela n'étoit pas ſans „ diffiulté, mais qu'il s'en rapporteroit „ entiérement à l'avis de Mylord *Mareſ-* „ *chal*. Encouragé par cette réponſe, je „ ne fus pas plutôt arrivé à Londres „ que je m'adreſſai pour cet objet aux „ Miniſtres du Roi, & particuliérement „ au Général *Convvay* Secrétaire d'Etat, „ & au Général *Græme*, Secrétaire & „ Chambellan de la Reine. Ils firent „ la demande de la penſion à Leurs „ Majeſtés qui y conſentirent avec bonté, „ à condition ſeulement que la choſe „ reſteroit ſecrette. Nous écrivîmes, M. „ *Rouſſeau* & moi, à Mylord *Mareſchal*, „ & M. *Rouſſeau* marqua dans ſa Lettre que „ le ſecret qu'on demandoit étoit pour „ lui une circonſtance très-agréable. Le „ conſentement de Mylord *Mareſchal* „ arriva, comme on ſe l'imagine bien; „ M. *Rouſſeau* partit peu de jours après „ pour *Wootton*, & cette affaire reſta „ quelque temps ſuſpendue, par un dé- „ rangement qui ſurvint dans la ſanté „ du Général *Convvay*. „ Ce Général ſe

rétablit, & M. *Hume* renouvella ſes ſollicitations auprès de lui, préciſément dans la circonſtance da la publicité de l'ingénieuſe & fauſſe Lettre du Roi de Pruſſe. L'affaire de la penſion fut heureuſement terminée, & M. *Hume*, plein de la joie la plus vive, en manda la nouvelle à ſon ami ; il n'en reçut point de réponſe ; mais M. *Rouſſeau* écrivit au Général *Convvay* la Lettre ſuivante, datée du 12 Mai 1766.

MONSIEUR,

„ Vivement touché des graces dont il „ plaît à Sa Majeſté de m'honorer & „ de vos bontés qui me les ont attirées, „ j'y trouve dès-à-préſent ce bien „ précieux à mon cœur, d'intéreſſer à „ mon ſort le meilleur des Rois, & „ l'homme le plus digne d'être aimé „ de lui. Voilà, Monſieur, un avan„ tage dont je ſuis jaloux, & que je ne „ mériterai jamais de perdre. Mais il „ faut vous parler avec la franchiſe que „ vous aimez. Après tant de malheurs, „ je me croyois préparé à tous les évé„ nemens poſſibles ; il m'en arrive pour„ tant que je n'avois pas prévûs, & „ qu'il n'eſt pas permis à un honnête „ homme de prévoir. Ils m'en affectent „ d'autant plus cruellement, & le trou-

„ble où ils me jettent m'ôtant la liberté
„d'esprit nécessaire pour me bien con-
„duire, tout ce que me dit la raison
„dans un état aussi triste, est de sus-
„pendre mes résolutions sur toute affaire
„importante, telle qu'est pour moi celle
„dont il s'agit. Loin de me refuser
„aux bienfaits du Roi par l'orgueil qu'on
„m'impute, je le mettrois à m'en glori-
» fier, & tout ce que j'y vois de péni-
„ble est de ne pouvoir m'en honnorer
„aux yeux du Public comme aux miens.
„Mais, lorsque je les recevrai, je veux
„pouvoir, me livrer tout entier aux sen-
„timens qu'ils m'inspirent, & n'avoir le
„cœur plein que des bontés de Sa Ma-
„jesté & des vôtres. Je ne crains pas
„que cette façon de penser les puisse
„altérer. Daignez donc, Monsieur, me
„les conserver pour de temps plus heu-
„reux. Vous connoîtrez alors que je ne
„differe de m'en prévaloir que pour
„tâcher de m'en rendre plus digne.
„Agréez, Monsieur, je vous supplie,
„mes très-humbles salutations & mon
„respect. J. J. R. „

Cette Lettre fut regardée par le Général *Conway* & par M. *Hume* comme un refus d'accepter la pension tant qu'on en feroit un secret; mais comme M. *Rousseau* avoit été dès le commence-

ment instruit de cette condition, & que toute sa conduite, ses discours, ses lettres, avoient persuadé M. *Hume* qu'elle lui convenoit, il jugea qu'il avoit honte de se rétracter là dessus en lui écrivant, & il crut voir dans cette mauvaise honte la raison d'un silence dont il étoit surpris. M. *Hume* lui écrivit pour l'exhorter à reprendre sa premiére façon de penser, & à accepter la pension ; point de réponse ; autre Lettre de M. *Hume* qui lui marque que la pension ne sera plus un Mystère, pour peu qu'il le desire. Quelques jours après M. *Rousseau* lui écrit une lettre fort dure. Il lui dit, entr'autres choses : „ Sans liaisons antérieures, sans que- „ relles, sans démêlés, sans nous con- „ noître autrement que par la réputa- „ tion littéraire, vous vous empressez „ à m'offrir vos amis & vos soins ; tou- „ ché de votre générosité, je me j'ette „ entre vos bras ; vous m'amenez en „ Angleterre, en apparence pour m'y „ procurer un asyle, & en effet pour „ m'y déshonorer.... Quant aux bons „ offices en matière d'intérêt avec les- „ quels vous vous masquez, je vous „ en remercie & vous en dispense. Je „ me dois de n'avoir plus de commerce „ avec vous, & de n'accepter, pas même

„ à mon avantage, aucune affaire dont „vous soyez le médiateur, &c. „

M. *Hume*, très-étonné des accusations violentes & vagues que contenoit cette missive, protesta de son innocence à M. *Rousseau*, & lui demanda une explication. Au bout de trois semaines il reçut une lettre, ou plutôt un Mémoire qui tient soixante six pages dans la Brochure que j'analyse. Ce Mémoire adressé par M. *Rousseau* à M. *Hume* lui-même, en le prévenant qu'il le nommera toujours en tierce personne, renferme tous les griefs du Philosophe Génevois contre l'Historien Anglois. J'en extrairai les plus importans & les plus graves.

M. *Rousseau* se plaint des louanges fades qu'il essuyoit de la part de M. *Hume*. Il auroit voulu qu'à toutes ces éloges insipides il eut quelquefois substitué la voix d'un ami; il n'a jamais trouvé dans son langage rien qui sentît la véritable amitié, pas même dans la façon dont il parloit de lui en sa présence. On eut dit qu'en voulant lui faire de patrons il cherchoit à lui ôter leur bienveillance, & qu'il vouloit qu'il en fut assisté plutôt qu'aimé; il sembloit qu'il n'étoit venu en Angleterre que pour vivre aux dépens du Public, & qu'il ne s'agissoit que de lui faire

l'aumône, de manière à lui en sauver un peu l'embarras. Il faut convenir que M. *Rousseau* à eu raison d'être mécontent de cette façon d'agir de M. *Hume*, supposé qu'elle soit vraie ; ce n'est pas ainsi que l'on présente dans un païs étranger un homme à qui l'on veut attirer de la considération.

M. *Rousseau* apprend que c'est M. *Walpole* qui répand des copies manuscrites de la Lettre factice du Roi de Prusse. M. *Walpole* étoit l'ami de M. *Hume*, logeoit à Paris dans le même Hôtel que lui, & le voyoit souvent. M. *Rousseau* demande à M. *Hume* s'il est vrai que M. *Walpole* soit le distributeur de cette Lettre. M. *Hume*, pour toute réponse, demande à son tour à M. *Rousseau* de qui il tient cette nouvelle. Un moment auparavant il avoit donné à M. *Rousseau* une carte pour le même M. *Walpole*, afin qu'il voulût bien se charger de quelques papiers appartenans au Génevois, & que celui-ci vouloit faire venir de Paris en sûreté.

Le célebre Médecin. M. *Tronchin* est, si nous en croyons M. *Rousseau*, son plus mortel ennemi. Il apprend que le jeune *Tronchin*, le fils de ce mortel ennemi, est non-seulement l'ami, le protégé de M. *Hume*, mais qu'ils logent ensemble ; & quand M.

Hume croit que M. *Rouſſeau* en eſt inſtruit, il en fait la confidence à ce dernier, en l'aſſûrant que le fils ne reſſemble pas au pere.

M. *Rouſſeau* reçoit des Lettres qui ont été ouvertes, & toutes ont paſſé par les mains de M. *Hume* ; ſi quelqu'une lui échappe, il ne peut cacher l'ardente avidité de la voir.

Ces faits combinés enſemble donnent quelqu'inquiétude à M. *Rouſſeau*. „ Un ſoir, dit-il, après ſouper, gardant „ tous deux le ſilence au coin de ſon „ feu, je m'apperçois qu'il me fixe, „ comme il lui arrivoit ſouvent, & „ d'une manière dont l'idée eſt diffi„ cile à rendre. Pour cette fois, ſon re„ gard ſec, ardent, moqueur & pro„ longé, devint plus qu'inquiétant. Pour „ m'en débarraſſer, j'aſſayai de le fi„ xer à mon tour ; mais, en arrêtant » mes yeux ſur les ſiens, je ſens un » frémiſſement inexplicable, & bien„ tôt je ſuis forcé de les baiſſer.... L'im» preſſion de ce regard me reſte & » m'agite ; mon trouble augmente juſ» qu'au ſaiſiſſement ; ſi l'épanchement » n'eut ſuccédé, j'étouffois. Bientôt un » violent remord me gagne ; je m'in„ digne de moi-même ; enfin, dans un „ tranſport que je me rappelle encore » avec délices, je m'élance à ſon cou,

» je le ſerre étroitement ; ſuffoqué de » ſanglots, inondé de larmes, je m'é- » crie d'une voix entrecoupée : *Non*, » *non*, *David Hume n'eſt pas un trai-* „ *tre : s'il n'étoit le meilleur des hom-* „ *mes, il faudroit qu'il en fût le plus* „ *noir. David Hume* me rend poliment „ mes embraſſemens, &, tout en me „ frappant de petits coups ſur le dos, „ me répéte pluſieurs fois d'un ton „ tranquille : *Quoi, mon cher Monſieur !* „ *Eh, mon cher Monſieur ! Quoi donc,* „ *mon cher Monſieur* ! Il ne me dit rien „ de plus ; je ſens que mon cœur ſe „ reſſerre ; nous allons nous coucher, „ & je pars le lendemain pour la Pro- „ vince. „

M. *Rouſſeau* ne douta plus de la trahiſon de M. *Hume*, lorſqu'il vit imprimée dans les papiers publics d'Angleterre, en François & en Anglois, la prétendue Lettre du Roi de Pruſſe. J'y „ reconnus, dit-il, la plume de M. „ *d'Alembert auſſi ſûrement que ſi je la lui* „ *avois vû écrire.* A l'inſtant un trait de „ lumiére vint m'éclairer, & je vis à „ Paris le foyer du complot qui s'exé- „ cutoit à Londres. M. *d'Alembert*, „ autre ami très-intime de M. *Hume*, „ étoit depuis long-temps mon ennemi „ caché, & n'épioit que les occaſions „ de me nuire ſans ſe commettre.....

„ Je me souviens qu'un jour, question-
„ né sur son compte par M. *Hume*,
„ je lui dis que M. d'*Alembert* étoit
„ un homme adroit & ruse. Il me con-
„ tredit avec une chaleur dont je m'é-
„ tonnai, ne sçachant pas alors qu'ils
„ étoient si bien ensemble, & que c'é-
„ toit sa propre cause qu'il défen-
„ doit. „

Quelque temps après la Lettre du Roi de Prusse, parut à Londres une Lettre de M. *de Voltaire* avec une traduction Angloise, adressée à M. *Rousseau*. L'objet de cet ouvrage étoit d'attirer au Philosophe de Genève le mépris & la haine des Anglois chez lesquels il s'étoit réfugié. Il ne douta point que M. *Hume* n'eut encore été un des instrumens de cette publication, sur-tout quand il vit que dans ce Libelle on avoit eu l'attention de ne pas nommer celui qui l'avoit conduit en Angleterre. „ On ne nommoit donc pas M. „ *Hume*; mais il vit avec les gens qu'on „ nommoit. Il a pour amis tous mes „ ennemis, on le sçait; ailleurs les *Tron-* „ *chins*, les *d'Alemberts*, les *Voltaires*, „ mais il y a bien pis à Londres, c'est „ que je n'y ai pour ennemis que ses „ amis. „

M. *Rousseau* se rappelle quatre mots qui échapperent à M. *Hume* dans un

temps où il n'en pénétroit guères la force. „ C'étoit la premiere nuit qui fuivit notre départ de Paris. Nous étions „ couchés dans la même chambre, & „ plusieurs fois dans la nuit, je l'entends s'écrier en François avec une „ véhémence extrême : *Je tiens J. J. Rouſſeau.* J'ignore s'il veilloit ou s'il „ dormoit.... Chaque fois qu'il dit ces „ mots je ſentis un treſſaillement d'effroi dont je n'étois pas le maître ; „ mais il ne me fallut qu'un moment „ pour me remettre & rire de ma terreur..... Ces mots, dont le ſon retentit ſur mon cœur comme s'ils venoient d'être prononcés, les longs & „ funeſtes regards tant de fois lancés „ ſur moi, les petits coups ſur le dos „ avec les mots de *mon cher Monſieur*, „ en réponſe au ſoupçon d'être un traître : tout cela m'affecte à un tel point, „ après le reſte, que ces ſouvenirs, fuſſent-ils les ſeuls, fermeroient tout „ retour à la confiance, & il n'y a pas „ une nuit où ces mots, *Je tiens J. J. Rouſſeau*, ne ſonnent encore à mon „ oreille, comme ſi je les entendois de „ nouveau. „

Malgré toutes les raiſons que croit avoir M. *Rouſſeau* de ſe plaindre de M. *Hume*, il termine ſa longue Lettre par ſouhaiter que ce dernier lui prouve

qu'il s'eſt trompé. „ Je ſuis le plus mal-
„ heureux des humains ſi vous êtes cou-
„ pable ; j'en ſuis le plus vil ſi vous êtes
„ innocent. Vous me faites deſirer d'être
„ cet objet mépriſable. Oui, l'état où
„ je me verrois proſterné, foulé ſous
„ vos pieds, criant miſéricorde & fai-
„ ſant tout pour l'obtenir, publiant à
„ haute voix mon indignité, & ren-
„ dant à vos vertus le plus éclatant
„ hommage, ſeroit pour mon cœur un
„ état d'épanouiſſement & de joie,
„ après l'état d'étouffement & de mort
„ où vous l'avez mis. Il ne me reſte
„ qu'un mot à vous dire : ſi vous êtes
„ coupable, ne m'écrivez plus ; cela ſe-
„ roit inutile, & ſûrement vous ne me
„ tromperez pas. Si vous êtes innocent,
„ daignez vous juſtifier. Je connois mon
„ devoir, je l'aime & l'aimerai toujours,
„ quelque rude qu'il puiſſe être. Il n'y a
„ point d'abjection dont un cœur, qui
„ n'eſt pas né pour elle, ne puiſſe re-
„ venir. Encore un coup, ſi vous êtes
„ innocent, daignez vous juſtifier ; ſi
„ vous ne l'êtes pas, adieu pour ja-
„ mais. „

M. *Hume* a fait une courte réponſe à cette longue Lettre de M. *Rouſſeau*. Il ne ſe défend que ſur l'article qui regarde la converſation qu'ils eurent enſemble, le ſoir qui précéda le départ

de M. *Rouſſeau*. M. *Hume* rapporte cette converſation ou cette ſcène touchante autrement que M. *Rouſſeau*. Dans cette réponſe M. *Hume* a inſéré une Lettre qu'il a reçue de M. *Walpole*, par laquelle ce dernier lui marque qu'il eſt l'auteur de la *Lettre du Roi de Pruſſe*, & que, par égard pour lui M. *Hume*, il avoit tenu cette Lettre ſecrette tant qu'il étoit reſté à Paris.

A la fin de la Brochure ſe trouve une *Déclaration adreſſée par M. d'Alembert aux Editeurs*. M. *d'Alembert* déclare qu'il n'a pas la plus légere part, ni directe ni indirecte, à la *Lettre du Roi de Pruſſe*; que tout le monde ſçait qu'elle eſt de M. *Walpole*, qui convient ſeulement *d'avoir été aidé pour le ſtyle par une perſonne qu'il ne nomme point*; *M. d'Alembert* déclare encore qu'il ne connoît nullement M. *Walpole*, & qu'il ne croit pas même lui avoir jamais parlé, ne l'ayant rencontré qu'une fois dans une maiſon particulière. M. *d'Alembert* déclare de plus qu'il n'a jamais été l'ennemi de M. *Rouſſeau*, ni ouvert ni même ſecret; enfin, il déclare que M. *Hume* & lui n'ont commencé à s'écrire que cinq à ſix mois après le départ de ce dernier, à l'occaſion de la querelle que M. *Rouſſeau* lui a ſuſcitée. M. *d'Alembert* finit par plaindre le Philoſophe

losophe Génevois de croire si peu à la vertu, & sur-tout à celle de M. *Hume*.

Tel est en substance, Monsieur, l'*Exposé succinct de la Contestation qui s'est élevée entre M. Hume & M. Rousseau*. Il en résulte que c'est la prétendue *Lettre du Roi de Prusse* qui a brouillé ces deux hommes illustres. *M. Rousseau* a eu tort de faire éclater tant de sensibilité pour une pareille plaisanterie; plus tort encore d'en attribuer la publication à *M. Hume*, sans aucune preuve solide. Mais d'après cette idée, dont son imagination s'est frappée, je trouve la conduite du Philosophe Génevois très-conséquente. „ Quoique *M. Rousseau*, dit *M. Hume*, paroisse faire ici „ le sacrifice d'un intérêt fort considéra„ ble, il faut observer cependant que l'ar„ gent n'est pas toujours le mobile des „ actions humaines; il y a des hommes „ sur qui la vanité a un empire bien plus „ puissant, & c'est le cas de ce Philo„ sophe. Un refus fait avec ostentation „ de la pension du Roi d'Angleterre, „ auroit pu être seul un motif suffisant „ pour déterminer sa conduite. „ *M. Hume* me paroît ici prendre le change; *M. Rousseau* n'a point refusé *avec ostentation* la pension du Roi d'Angleterre; sa Lettre au Général *Convvay* en fait foi; cette Lettre n'étoit pas claire pour

ce Miniſtre; mais elle l'étoit pour *M. Hume* ; elle prouve qu'il ſe défendoit d'accepter la penſion pour le préſent, parce qu'il ne vouloit pas la devoir aux ſollicitations de celui dont il ſe croyoit trahi. Il lui répugnoit d'être l'obligé d'un homme qui d'une main lui préſentoit un brevet de penſion, & l'autre tenoit une ſatyre contre lui. A Dieu ne plaiſe, encore un coup, que je croie *M. Hume* coupable de ce trait de noirceur. Je développe ſeulement le préjugé de *M. Rouſſeau*, & ſa façon d'agir en conſéquence. On ne peut nier cependant qu'il n'y ait quelques apparences contre l'hiſtorien Anglois. Pour peu qu'on liſe cet écrit avec attention, il eſt difficile de condamner abſolument le Philoſophe de Genève. Sa grande Lettre à *M. Hume* paroît d'un homme vrai, d'un cœur droit, d'une ame honnête ; rien de plus noble & de plus preſſant que la prière qu'il lui fait de ſe juſtifier, & le deſir vif qu'il témoigne de le trouver innocent. *M. Hume* n'a pas daigné donner cette ſatisfaction à *M. Rouſſeau* ; il s'eſt contenté de la courte réponſe dont je vous ai parlé, & de quelques petites notes au bas de ſept ou huit endroits de la Lettre en queſtion ; dans ces notes, tantôt il nie les faits, tantôt il ne ſe rappelle pas les circonſtances que cite *M.*

Rouſſeau, tantôt il l'accuſe de créer des fables & de concerter ſes récits : tout cela vaguement, ſans diſcuſſion & ſans preuves. Il y a pluſieurs chefs d'accuſation ſur leſquels il garde le plus profond ſilence.

Les Editeurs de l'*Expoſé* ne balancent pas dans leur *Avertiſſement* à taxer *M. Rouſſeau* d'une monſtrueuſe ingratitude. Il faut ſuppoſer, pour le croire, que *M. Rouſſeau* eſt non-ſeulement le plus ingrat, mais le plus inſenſé des hommes. Eſt-il dans la nature, dans la raiſon, qu'un homme, après avoir écrit cinq ou ſix lettres pleines des épanchemens les plus tendres de la reconnoiſſance & de l'amitié, lettres que *M. Hume* conſervoit avec un ſoin ſcrupuleux, change tout-à-coup de langage, & traite ſon bienfaiteur & ſon ami de traître & de méchant, ſans aucun motif, ſans aucune cauſe, ſans aucun fondement ? Il y a ſans doute des eſprits *étrangement bizarres* ; mais il n'en eſt guères qui le ſoient à ce point.

J'ai beaucoup ri du rêve de *M. Hume* qui s'écrie : *Je tiens J. J. Rouſſeau.* Il faut que *M. Rouſſeau* ſe croie un être bien important pour imaginer qu'on ne penſe qu'à lui, même dans le ſommeil, & que *M. Hume*, acoutumé à traiter des affaires d'Etat, s'applaudiſſe en dormant de tenir *J. J. Rouſſeau* comme s'il

s'agiſſoit du ſuccès d'une grande négociation. Si l'Hiſtoire nous diſoit qu'*Alexandre*, la veille de la bataille, s'écria pendant ſon ſommeil, *je tiens Darius*, rien ne ſeroit plus ſimple. Mais *Je tiens J. J. Rouſſeau* ! Ce trait & mille autres me font croire que *M. Rouſſeau* eſt tout auſſi vain, tout auſſi curieux que les autres Philoſophes d'occuper l'univers de ſon exiſtance ; j'obſerverai ſeulement à ſon avantage que ſon orgueil eſt plus franc, plus ouvert, plus loyal, ſi je puis parler ainſi, & plus irritable. Dans l'impétuoſité d'un premier mouvement, il ne déguiſe ni ſon trouble ni ſon indignation ; on fait tomber aiſément dans le piége un pareil orgueil, qui tôt ou tard eſt la victime des orgueils tranquilles, réfléchis, flegmatiques & de ſang froid.

Je ne me laſſe point de le répéter, Monſieur ; je ne prens parti ni pour *M. Rouſſeau* ni pour *M. Hume* ; & je ne fais que vous communiquer mes conjectures. Il ſe peut, comme il arrive ſouvent dans ces ſortes de querelles, que tous les deux aient tort ; l'un d'avoir accuſé trop légèrement un ami de perfidie, l'autre d'avoir refuſé à ſon ami l'explication claire & préciſe qu'il lui demandoit.

FIN.